



Cultures & Conflits

69 | printemps 2008

Xénophobie de gouvernement, nationalisme d'Etat

Appadurai et Bauman : deux regards sur la modernité, sa globalisation et ses violences

Appadurai and Bauman: two visions on modernity, its globalisation

Amandine Scherrer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/conflits/10982>

ISSN : 1777-5345

Éditeur :

CCLS - Centre d'études sur les conflits liberté et sécurité, L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 20 avril 2008

Pagination : 183-188

ISBN : 978-2-296-05252-9

ISSN : 1157-996X

Référence électronique

Amandine Scherrer, « Appadurai et Bauman : deux regards sur la modernité, sa globalisation et ses violences », *Cultures & Conflits* [En ligne], 69 | printemps 2008, mis en ligne le 26 juin 2008, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/10982>

Creative Commons License

Appadurai et Bauman : deux regards sur la modernité, sa globalisation et ses violences

Amandine SCHERRER

Amandine Scherrer est docteur en sciences politiques (Institut d'études politiques de Paris), chercheur postdoctoral au Centre d'études et de recherches internationales (CERIUM) de l'université de Montréal et membre de la Chaire du Canada du droit international des migrations (CDIM).

APPADURAI A., *Géographie de la colère. La violence à l'âge de la globalisation*, Paris, Payot, 2007, 208 p.

BAUMAN Z., *Le Présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, Paris, Seuil, 2007, 142 p.

Les tentatives de compréhension du monde contemporain ont donné lieu à une littérature prolifique, plus ou moins opportune pour stimuler des réflexions d'envergure sur notre rapport à la modernité. Nombreux sont ainsi les ouvrages qui tentent d'apporter des éclairages sur ce qu'on désigne communément par « globalisation »¹. Certains de leurs auteurs se sont notamment interrogés sur les formes de violence contemporaine, ainsi que sur les craintes et les appréhensions suscitées par cette « globalisation ». C'est précisément le propos de deux ouvrages récemment traduits en langue française, qui proposent une lecture différenciée, mais pas tout à fait opposée, des effets de la globalisation.

Dans son dernier essai, *Géographie de la colère*², le sociologue et anthropologue Arjun Appadurai nous propose des clefs de compréhension des sources de la violence à grande échelle, fondée sur des motifs culturels.

1 . Outre les deux exemples d'ouvrages ici recensés, on pourra se référer à Beck U., *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001 ; *Pouvoir et contre-pouvoir à l'ère de la mondialisation*, Paris, Flammarion, 2003.

2 . Appadurai A., *Géographie de la colère. La violence à l'âge de la globalisation*, Paris, Payot,

En s'attachant aux conséquences culturelles de la globalisation, qu'il avait par ailleurs déjà éclairées dans *Après le colonialisme* ³, il développe ainsi deux arguments centraux afin d'expliquer l'ethnonationalisme (pouvant conduire à l'ethnocide) et le terrorisme : l'« *incertitude sociale* » relative à l'identité, d'une part, et l'« *angoisse d'incomplétude* », d'autre part. Cette incertitude est caractérisée par l'illusion d'une homogénéité ethnique et d'un peuplement national, certitudes bien ancrées que la globalisation vient ébranler en suscitant des doutes profonds sur ce qui constitue le « nous » et le « eux ». L'angoisse d'incomplétude, quant à elle, est caractérisée par les obstacles imaginés à la réalisation d'une totalité nationale non souillée ⁴. Tout en reconnaissant que cette incertitude et cette angoisse ne sont pas des purs produits de la globalisation, il insiste sur l'absence de barrières à la circulation matérielle et idéologique qui caractérise notre époque, et qui vient accentuer la collusion potentielle entre ces logiques d'incertitude et d'incomplétude. La stimulation réciproque de ces deux logiques peut produire des « *identités prédatrices* », dont la construction et la mobilisation sociale exigent l'extinction d'autres catégories sociales proches (et surtout les minorités), considérées comme des menaces pour l'existence d'un certain groupe défini comme un « nous ». Appadurai fait alors intervenir un troisième élément central de son argumentaire, qui découle des deux premiers : la peur des petits nombres ⁵.

Plus le nombre est petit et la minorité est faible, plus profonde est la fureur que suscite sa capacité à donner à la majorité le sentiment de n'être qu'une majorité, et non pas un *ethnos* central et incontesté ⁶. Cette peur des petits nombres conduit à craindre la minorité d'aujourd'hui comme possible majorité de demain, exacerbant ainsi l'accroissement de l'incertitude sociale et les frictions de l'incomplétude. Il invoque notamment la continuité imaginée entre minorités, diaspora et terreur ⁷, au sein de laquelle la dangerosité des minorités est accentuée par l'allégation de connections globales qu'elles pourraient avoir. Appadurai relève ainsi un certain nombre de paradoxes : la réciprocité interne entre les catégories de majorités et de minorités (les majorités peuvent toujours être poussées à penser qu'elles courent le danger de devenir mineures et à craindre que les minorités, à l'inverse, ne puissent devenir majeures), et la redoutable symétrie entre le pouvoir des petits nombres (le caractère central du terro-

2007 (traduction de F. Bouillot). Edition originale : Appadurai A., *Fear of Small Numbers: an Essay on the Geography of Anger*, Duke University Press, 2006.

3 . Appadurai A., *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001.

4 . L'auteur reprend ici à son compte les travaux de Mary Douglas, notamment Douglas M., *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte, 2001 (1^{re} édition, 1966).

5 . Dans la version anglaise, cette peur des petits nombres constitue précisément le titre de l'ouvrage. Pour mémoire, Appadurai A., *Fear of Small Numbers: an Essay on the Geography of Anger*, Duke University Press, 2006.

6 . Appadurai A., *Géographie de la colère. La violence à l'âge de la globalisation*, op. cit., p. 83.

7 . *Ibid.*, p. 114.

risme cellulaire et de l'attentat-suicide) et la peur des petits nombres ⁸. Dans cette perspective, Appadurai nous offre une réflexion stimulante sur les relations entre violence sur les minorités et violence des minorités, en la reliant à un fait nouveau de notre contemporanéité : la peur des petits nombres, renversant ainsi les paradigmes qui avaient prédominé jusqu'à la fin du XX^e siècle, la peur des grands nombres, des foules et des masses ⁹.

Cette invitation à se défaire d'explications simplistes pour faire état de ruptures et de transformations générées, ou accentuées, par la globalisation pour lui préférer un regard sociologique plus complexe insistant sur les interactions humaines et leurs rapports à l'Etat est également le propos du dernier essai de Zygmunt Bauman, *Le Présent liquide* ¹⁰, dans lequel l'auteur s'interroge sur les sources et le *modus vivendi* de nos incertitudes contemporaines.

Selon Bauman, nos sociétés sont en proie à un certain nombre de ruptures, tout du moins dans les « zones développées » du monde, dont la plus importante est sans doute le passage d'une phase *solide* de la modernité à sa phase *liquide*,

« dans laquelle les formes sociales (les structures qui limitent les choix individuels, les institutions qui veillent au maintien des traditions, les modes de comportement acceptables) ne peuvent plus se maintenir durablement en l'état parce qu'elles se décomposent en moins de temps qu'il ne leur en faut pour être forgées et se solidifier ¹¹ ».

Bauman poursuit ici une réflexion sur cette phase liquide qui serait caractéristique de nos modes de vie contemporains, et dont ses précédents ouvrages rendaient également compte ¹². Dans ce quatrième *opus* sur la « liquidité », Bauman poursuit son interrogation sur la modernité et ses peurs, et explore une nouvelle fois les causes des incertitudes anxiogènes. Il voit notamment dans le nouvel individualisme, l'affaiblissement des liens humains, la décadence de la solidarité (les principaux traits de la phase liquide), autant d'explications à un sentiment d'impuissance (impression de ne plus rien maîtriser, individuellement ou collectivement) qui fait naître des sentiments d'insécurité et d'incertitude. L'affaiblissement des structures sociales, mais aussi la disparition progressive des politiques de protection contre « *les infortunes indivi-*

8. *Ibid.*, p. 157.

9. *Ibid.*, p. 93.

10. Bauman Z., *Le Présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, Paris, Seuil, 2007 (traduction de L. Bury). Edition originale : Bauman Z., *Liquid Times. Living in an Age of Uncertainty*, Polity Press, 2006.

11. *Ibid.*, p. 7.

12. Bauman Z., *L'Amour liquide. De la fragilité du lien entre les hommes*, Editions du Rouergue, 2003 ; *La Vie liquide*, Editions du Rouergue, 2006 et, non encore traduit en français, *Liquid Fear*, Cambridge, Polity Press, 2006.

*duelles et les frissons existentiels*¹³ » a entraîné une concentration sur la survie individuelle où la sécurité *sociale* a été remplacée par la sécurité *personnelle*. Bauman remarque alors un paradoxe : si les obsessions sécuritaires (devant la criminalité, le terrorisme, la maladie, l'alimentation, etc.) sont surtout présentes en Europe et dans les pays « développés » et si elles s'expliquent avant tout par un double mouvement de dérégulation et d'individualisation, ce sont aussi ces sociétés qui sont, encore aujourd'hui, les plus sûres¹⁴. Bauman relève ainsi que la peur a sa propre énergie, sa propre logique de croissance ; elle n'a presque plus besoin de *stimuli* extérieurs. Mieux encore, toutes les précautions prises face aux incertitudes font paraître le monde plus redoutable et plus traître, et suscite plus d'actions défensives encore, lesquelles donnent, hélas, plus de vigueur encore à la faculté qu'à la peur de s'auto-propager¹⁵.

La mise en perspective de ces deux ouvrages est intéressante à plus d'un titre, puisqu'elle nous offre des grilles de lecture particulières sur des objets communs, ou pour le moins proches, qui touchent à la transformation des espaces et des organisations de nos sociétés contemporaines. Tout d'abord, les deux auteurs relèvent combien la globalisation a entraîné des formes d'exclusion et de marginalisation. En s'appuyant sur une appréhension des espaces d'exclusion, Appadurai analyse une « *géographie de la colère* » (des espaces où les sentiments d'injustice, de rancune, sont exacerbés), qui ne recoupe pas forcément une géographie de la misère, mais qui montre comment la peur des petits nombres et leur pouvoir modèlent les relations mutuelles entre différents sites et différentes échelles spatiales. A une carte mentale où prédominaient la géographie du commerce, des transports, du travail et de la consommation, s'est superposée une carte dont les espaces s'articulent autour de la guerre, de la sécurité, du crime et de la terreur¹⁶. C'est ainsi qu'Appadurai tente de saisir les espaces d'exclusion et de rendre compte des sources d'incertitude et de violence qui en découlent et ce, à une échelle planétaire.

Ces espaces d'exclusion sont également analysés par Bauman, mais du point de vue avant tout du monde « développé »¹⁷. C'est ainsi qu'il rend compte de ce qu'il appelle assez crûment le « *traitement des déchets humains* », ces êtres

13 . Bauman Z., *Le Présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, op. cit., p. 22.

14 . Bauman fait ici largement référence aux travaux de Robert Castel. Voir notamment Castel R., *L'Insécurité sociale. Qu'est-ce qu'être protégé ?*, Paris, Seuil, 2003.

15 . Bauman Z., *Le Présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, op. cit., p. 21.

16 . Appadurai A., *Géographie de la colère*, op. cit., p. 144. Il serait intéressant, à cet égard, de mettre en perspective les travaux d'Appadurai et ceux de Marc Abélès portant sur « l'angoisse anthropologique », génératrice d'une politique de la survie caractéristique selon lui du monde globalisé. Abeles M., *Politique de la survie*, Paris, Flammarion, 2006. Notons d'ailleurs que Marc Abélès avait préfacé la version française d'*Après le Colonialisme*. Voir *infra*, note 3.

17 . Soulignon, à propos de cette réflexion sur l'exclusion et le rapport à l'étranger, l'influence de Georg Simmel sur les écrits de Bauman, et notamment son apport méthodologique auquel Bauman se réfère constamment. Simmel G., *Le Conflit*, Paris, Circé, 1995 et « Excursus sur l'étranger », *Sociologie*, Paris, PUF, 1999, pp. 663-668.

humains relégués à la marge de la modernité par le triomphe mondial de l'économie de marché¹⁸. Il évoque ainsi le sort des réfugiés et des demandeurs d'asile, regroupés dans des camps, parfait exemple de ces « *déchets humains* » que l'Occident ne veut prendre en charge (c'est-à-dire « *recycler* » ou « *évacuer* », selon ses termes) mais dont elle encourage la production. En parlant de « *crise actuelle de l'industrie des déchets humains* », Bauman relève que celle-ci ne touche pas que les lointains réfugiés ou demandeurs d'asile hors de nos frontières ou dont on refuse l'accès à nos territoires ; elle touche également les « *exclus internes* » des pays développés, c'est-à-dire tous ceux qui sont devenus inaptes, superflus : les chômeurs de longue durée, les pauvres, les criminels. Il donne l'exemple des zones urbaines de nos cités, qui polarisent de plus en plus deux univers coupés l'un de l'autre : les ghettos volontaires (habités par la tranche supérieure de la société) et les ghettos involontaires (ces exclus et ces marginaux), qui rendent bien compte de cette tendance où le lieu de vie est envisagé sous l'angle des « menaces ». La ville constitue alors une source intarissable d'angoisses et donne lieu à une *mixophobie*¹⁹ urbaine. L'accroissement spectaculaire de communautés résidentielles sécurisées (*gated communities*) et la multiplication des technologies de surveillance et de protection offertes à un public de plus en plus large lui donne très certainement raison. Là encore, la « *paranoïa mixophobique*²⁰ » puise en elle-même sa propre nourriture et fonctionne comme une prophétie auto-réalisatrice.

Appadurai et Bauman nous proposent ainsi des éléments de réflexion sur nos espaces, nos géographies, nos cartographies mentales. Le grand mérite de l'ouvrage d'Appadurai est sa tentative de nous présenter la totalité de la boucle explicative de la violence contemporaine : des espaces de colère et de frustration entraînant des violences sur les minorités, des espaces d'exclusion d'où naissent les sentiments d'injustice, entraînant la violence des minorités. Cependant, sa réflexion sur ces différents espaces se heurte sans doute à cette volonté de saisir d'un trait, dans un ouvrage court et incisif, les principaux enjeux de la planète. La structure de l'ouvrage brouille quelque peu les pistes offertes au lecteur, en donnant notamment l'illusion d'une boucle explicative fermée (puisque l'auteur part de l'ethnocide pour terminer sur l'ère de l'idéocide). L'enchaînement des arguments au fil de l'ouvrage donne l'impression que l'auteur formule des explica-

18 . La théorie des « *déchets humains* » avait été détaillée par Bauman dans un ouvrage précédent : *Wasted Lives. Modernity and its Outcasts*, Cambridge, Polity, 2004. Voir Bauman Z., *Vies perdues : la modernité et ses exclus*, traduction de M. Bégot, Paris, Payot, 2006. Rappelons par ailleurs qu'en traitant des réfugiés, Bauman se réfère largement aux travaux de Michel Agier. Voir Agier M., *Aux bords du monde, les réfugiés*, Paris, Flammarion, 2002.

19 . Bauman Z., *Le Présent liquide*, op. cit., p. 113.

20 . Bauman Z., op. cit., p. 119. Là encore, les travaux de Bauman sont en écho avec ceux de Michel Agier sur les villes : Agier M., *L'Invention de la ville : banlieues, townships, invasions et favelas*, Paris, Editions des archives contemporaines, 1999. Bauman et Agier ont d'ailleurs eu des dialogues fructueux sur ces thématiques. Voir notamment Agier M., "Between war and city. Towards an urban anthropology of refugee camps", suivi d'un débat avec Zygmunt Bauman et Liisa Malkki, *Ethnography*, Londres, Berkeley, 2002, vol. 3, n°3, pp. 317-366.

tions qui s'appliqueraient aussi bien au terrorisme, au nettoyage ethnique, aux massacres de masse, à la bombe humaine. Encore ne faudrait-il pas oublier qu'Arjun Appadurai n'en est pas à son premier essai et que ce dernier ouvrage offre à la fois des clefs de lecture pour son travail antérieur et des pistes à explorer dans la quête d'une compréhension des maux, des désordres, des états de violence et des peurs globales²¹. C'est ce même souci qui anime très certainement les travaux de Bauman et si, en comparaison, ses analyses paraissent plus limpides, c'est aussi parce que Bauman ne prétend pas expliquer tous les maux de notre planète et se concentre, dans *Le Présent liquide*, sur un des aspects de nos sociétés contemporaines : les peurs sociales et les obsessions sécuritaires. On pourrait reprocher à Bauman une perte de rigueur analytique dans sa série portant sur la liquidité par rapport à ces travaux antérieurs. Il n'en demeure pas moins que la structure de l'argumentaire est ici implacable et remarquablement référencée.

Si la qualité et la clarté des argumentaires de ces deux auteurs diffèrent, ces derniers partagent néanmoins un même constat : la globalisation a entraîné dans son sillage une hausse des inégalités et a affecté durablement la configuration des espaces ; il n'y a plus de *terra incognita*. Ce portrait pour le moins pessimiste est un *leit-motiv* des écrits de Bauman²² ; il semble plus inhabituel sous la plume d'Appadurai, à qui l'on a souvent reproché son apparent optimisme quant aux possibilités d'épanouissement de la différence à l'ère de la mondialisation. Le fait qu'Appadurai et Bauman puissent être désormais mis ainsi en position de dialogue révèle en soi l'importance de la thématique de la modernité, de sa violence et de sa globalisation, notamment sous le prisme de l'identité et du sociétal, dans le champ des sciences sociales contemporaines. Appadurai, en s'interrogeant sur les aspects culturels de la reconfiguration des espaces et Bauman, en questionnant ses aspects sociaux, nous livrent des éléments de réflexion stimulants, notamment sur la question de l'Etat et de ses logiques d'inclusion et d'exclusions ; sur notre rapport à la modernité ; sur la péremption du local et de sa gestion face au global. Autant de questions et de problématiques qui sont complémentaires des réflexions, largement relayées dans *Cultures & Conflits*, portant sur les dispositifs de sécurité et d'insécurité, ainsi que sur les articulations entre violence, société, peur et politique.

Loin de l'euphémisation savante sur nos maux actuels, mais tout aussi éloignés des discours des prophètes de mauvais augures réinventant en permanence l'apocalypse de demain, Arjun Appadurai et Zygmunt Bauman sont incontestablement des esprits éclairés, prudents mais concernés par le devenir dans un monde où la réflexion est souvent prise de court par la fluidité de la violence, de nos peurs et de l'incertitude ainsi générée.

21 . Notons, à ce titre, que certains travaux antérieurs d'Appadurai interrogeant les liens entre identité, violence et globalisation, avaient montré une rigueur analytique des plus prometteuses pour une approche anthropologique des violences contemporaines. Appadurai A., "Dead certainty: ethnic violence in the era of globalization", *Public Culture*, n°10, 1998, pp. 225-247.
 22 . Voir notamment Bauman Z., *Le Coût humain de la mondialisation*, Paris, Hachette, 1999.